

Menaces imaginaires et pertes réelles

Hélène de Lima Dutériez

Du côté de chez Hans *

Pour cette séance de notre séminaire du Champ lacanien, il nous a été demandé de travailler à partir de l'idée de « ce qui nous tombe dessus » sur le thème de la menace imaginaire et de la perte réelle.

Pour tenter d'aborder ce thème que j'ai trouvé bien difficile, j'ai choisi d'axer mon travail sur la menace imaginaire en parlant de la phobie, cette manifestation symptomatique qui semble survenir subitement, tomber sur le sujet de façon irrationnelle, de l'ordre d'une menace, d'une menace qui se situe du côté de l'imaginaire.

En suivant Freud et Lacan, nous allons voir avec la phobie du petit Hans la façon dont cette menace se constitue alors qu'il lui tombe dessus quelque chose de la sexualité.

La phobie est définie dans les dictionnaires comme une peur démesurée, dépendant d'un ressenti plutôt que d'une cause rationnelle, d'un objet ou d'une situation précise. C'est une attaque de panique devant un objet, un animal, un aménagement particulier de l'espace qui jouent comme signaux d'angoisse.

Avec la psychanalyse, la phobie apparaît comme donnant de la matérialité à l'angoisse interne sur un danger extérieur, permettant ainsi au sujet une certaine maîtrise de cette angoisse en ayant la possibilité d'éviter l'objet phobogène. La dimension du voir et de l'espace tient une place prépondérante dans le processus de la phobie. L'objet phobogène est en lui-même un élément qui vient faire limite dans l'espace.

Lacan disait que « la vraie fonction de la phobie [...] est de substituer à l'objet de l'angoisse un signifiant qui fait peur, car, au regard de l'énigme de l'angoisse, la relation signalée de danger est rassurante ¹. »

Charles Melman parlait de « maladie de l'imaginaire ». L'imaginaire, que Lacan lie intrinsèquement avec le réel et le symbolique, est de ces trois catégories celle qui procède de l'image du corps. Le registre imaginaire est

à entendre à partir de l'image, du côté du leurre, de la projection imaginaire dans la relation intersubjective et des identifications. C'est ce que nous allons pouvoir observer chez Hans.

Hans aura bientôt cinq ans lorsque apparaît son trouble phobique qui très rapidement va le mettre en difficulté pour sortir de chez lui. En effet, Hans a peur d'être mordu par un cheval. Il vit avec ses parents en face d'un entrepôt de marchandises où circulent des voitures à cheval à longueur de journée.

Le petit garçon est très apeuré au moment de sortir de chez lui, réclamant à chaque fois un câlin à sa mère, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus sortir du tout, même avec elle. Il manifeste également le soir une très grande crainte que le cheval n'entre dans sa chambre. À cela s'ajoute une angoisse importante de perdre sa mère. Il fait des cauchemars : elle est partie et ne peut plus faire « câlin » avec elle.

Le récit de Freud nous montre que les motifs de la peur du cheval vont évoluer et vont avoir plusieurs origines au fur et à mesure qu'avance l'analyse de Hans.

S'il y avait des signes antérieurs, « l'éclosion de la maladie ² », pour reprendre les termes utilisés par Freud, remonterait à une promenade avec sa mère où Hans aurait vu un cheval d'omnibus tomber et donner des coups de sabot en tous sens, faisant un grand charivari. Hans a cru le cheval mort. L'évènement en lui-même n'apparaît pas comme traumatisant, mais il a une teneur particulière parce que le cheval est déjà un objet de prédilection pour l'enfant. Et cette scène vient en écho avec une autre scène quelques mois plus tôt où un camarade de vacances se blesse en tombant d'un cheval. L'analyse révélera que cela a produit chez Hans cette pensée bien vite refoulée du désir que ce soit son père qui tombe et meure. Ainsi, il pourrait jouir de sa mère sans obstacle.

Lacan dira que le symptôme trouve son origine dans la rencontre du sujet avec la réalité sexuelle ³.

Il est notable que, dès le début du trouble phobique, le père a l'intuition qu'il est lié à la relation de l'enfant à sa mère. « Sans doute le terrain a-t-il été préparé de par une trop grande excitation sexuelle due à la tendresse de sa mère ⁴ [...]. »

Les parents ont noté avant la survenue de la phobie que l'enfant était très occupé avec la question du « wiwimacher », le fait-pipi, le sien et celui des êtres vivants en général. Il se questionnait également sur la taille de celui de sa mère, qui devait bien être aussi grand que celui d'un cheval, en contraste avec celui de sa petite sœur, qui n'était pas encore visible.

Hans a une prédilection particulière pour le cheval parce que c'est un animal qui fait partie de son environnement quotidien et très vite il va montrer un intérêt prononcé pour le fait-pipi du cheval. Comme je l'ai déjà indiqué, des chevaux circulaient devant chez lui, mais également sur son lieu de vacances, où il passait beaucoup de temps avec d'autres enfants, en particulier des petites filles avec lesquelles il y a eu des jeux de toucher et de regard autour du « fait-pipi ». C'est aussi pendant ces vacances-là que l'enfant a connu des moments privilégiés avec sa mère en l'absence du père. Freud va faire l'hypothèse que l'excitation sexuelle et la masturbation du petit garçon se sont amplifiées à ce moment-là. On sait aussi que, plus jeune, Hans jouait au cheval avec son père.

Freud note que, peu de temps avant la survenue de la peur du cheval dans la rue, Hans a fait deux tentatives de séduction auprès de sa mère consistant à lui vanter son pénis. Ce dont la mère semble avoir fait peu cas ⁵.

Dans son séminaire sur la relation d'objet, Lacan va beaucoup insister sur la position de leurre de l'enfant à l'égard de sa mère. L'enfant s'essaye auprès de la mère dans le jeu de l'intersubjectivité à capter sa partenaire en particulier avec le phallus imaginaire. Hans tente de satisfaire sa mère, de la combler en lui offrant l'objet de satisfaction.

Deux évènements interviennent dans la relation de Hans avec sa mère. Il y a la naissance de sa petite sœur, qui vient faire obstacle à son exclusivité auprès d'elle, mais autre chose va changer pour l'enfant : « Son pénis commence à [bouger] ⁶. » C'est là que Lacan situe le début de l'angoisse pour le petit garçon. Il indique que ce qui est en jeu avec son *wiwimacher* est la survenue de ses premières érections, et avec elles de la jouissance sexuelle, qui « s'introduit dans [le] circuit ⁷ », c'est-à-dire dans le jeu de sa vie psychique. « Le pénis est devenu réel ⁸. »

Lacan voit dans cette survenue de la jouissance de l'organe une cause de la phobie. Il dit : « Chez certains [...] la rencontre avec leur propre érection n'est pas du tout autoérotique. Elle est ce qu'il y a de plus hétéro. Ils se disent – Mais qu'est-ce que c'est que ça ? » L'image de ce cheval qui piaffe, tombe, glisse, va et vient est à l'image de ce à quoi Hans se confronte et au fait qu'il n'y comprend rien. « La jouissance qui est résultée de ce *wiwimacher* lui est étrangère au point d'être au principe de sa phobie. Phobie veut dire qu'il en a la trouille ⁹. »

Lorsque Hans tente de séduire sa mère avec son pénis réel, « il est mis au point de rencontre de la pulsion réelle et du jeu imaginaire du leurre phallique par rapport [...] à sa mère ¹⁰ ». C'est lorsqu'il prend conscience qu'il n'a pas ce qu'il faut que tout bascule, que ça lui tombe dessus, parce

qu'« il devient alors la proie des significations de l'Autre ¹¹ ». La mère n'est pas intéressée. Ce n'est pas cela. Que veut-elle ?

Nous voyons ici que ce qui déclenche la phobie du petit Hans, c'est le moment où sa jouissance, qui jusqu'alors ne lui posait pas plus de problème, vient se confronter à la réalité de ce qu'il est pour sa mère ; le leurre imaginaire tombe, et c'est alors le regard et le désir de l'Autre qui s'imposent.

Nous retrouvons très bien cela dans le cas de la phobie des poules présenté par Héléne Deutsch. L'enfant, pour qui les poules avaient joué un rôle important dans son rapport au désir érotique qu'il avait à l'égard de sa mère, développera une phobie des poules après que son frère aîné l'eut contraint dans un jeu de corps érotisé accompagné d'une phrase « je suis le coq, tu es la poule ». L'irruption et la nomination de la jouissance de cet Autre vont venir l'éjecter de ce qui jusqu'alors se tenait du côté de l'imaginaire, du leurre auprès de la mère. Cela va provoquer un débordement pulsionnel, du côté de « l'hétéro », impossible à intégrer, qui va entraîner un rejet vers l'extérieur, signifié dans la poule, cet objet de prédilection, et déclencher la phobie.

Mais pourquoi ces enfants-là ont-ils recours à la phobie alors que, comme le souligne Lacan, « il y a manifestement dans le passé des enfants, dans leur vécu et leur développement, un élément fort difficile à intégrer ¹² » sans que cela engendre une phobie ? Il fait référence ici à ce que produit la nouveauté du pénis réel, donc de la jouissance de l'organe.

Lacan s'accorde avec Freud pour dire que la peur dans la phobie est distincte de l'angoisse. Il indique que la peur concerne toujours quelque chose de nommable, d'articulable, de réel. Avec la phobie, le monde extérieur se ponctue de points dangereux qui le structurent, faisant fonction d'un intérieur et d'un extérieur. Il dit : « Jusque-là, l'enfant était en somme dans l'intérieur de sa mère, il vient d'en être rejeté, [...] il est dans l'angoisse, et le voilà qui, à l'aide de la phobie, instaure un nouvel ordre [...], une série de seuils qui se mettent à structurer le monde ¹³. »

Le recours à la phobie apparaît pour Hans comme un moyen de parer au débordement pulsionnel et à l'angoisse que produisent le désintérêt, le rejet de la mère, et ce que cela vient signifier de la réalité du phallus. L'objet phobique vient en position tierce. Hans semble avoir recours à cet objet extérieur comme dans une fonction de suppléance à la fonction paternelle. Il trouve avec la phobie une issue à l'impasse dans laquelle le laisse l'Autre face à la menace de castration et à la dimension symbolique qu'il n'a pas les moyens de surmonter.

La question autour de ce qui tient à la fonction paternelle apparaît dès le début de la présentation du cas du petit Hans. Freud indique : « Les parents étaient d'accord pour élever leur enfant sans plus de contrainte qu'il n'était absolument nécessaire pour le maintien d'une bonne conduite ¹⁴. » Il terminera sa présentation sur ces lignes : « Il était élevé loin de toute intimidation [...] son angoisse a osé se montrer plus hardiment que chez d'autres. Une "mauvaise conscience" et la peur des punitions lui manquaient [...] à "diminuer" l'angoisse ¹⁵. » Freud relève que bien souvent le père va laisser l'enfant et la mère se retrouver dans le lit parental sans plus de protestation, soulignant ainsi que les positionnements du père visant à interdire à l'enfant de jouir de sa mère, et à la mère de jouir de son fils, sont trop faibles. Les menaces du père, qui en quelque sorte restent à l'état de menaces imaginaires, sont peu opérantes sur sa restriction de jouissance. Ça manque du côté de la fonction symbolique et de l'interdit. Le complexe de castration ne s'organise pas.

La première dialectique symbolique pour l'enfant est celle de la présence ou de l'absence de la mère, mais ce n'est pas suffisant pour entrer dans l'ordre de la loi symbolique, il faut qu'il y ait de l'Autre. Lacan dit : « C'est un petit criminel. C'est par la voie du crime imaginaire qu'il entre dans l'ordre de la loi. Mais il ne peut entrer dans cet ordre de la loi que si, au moins un instant, il a eu en face de lui un partenaire réel [...] quelqu'un qui lui répond ¹⁶. » Il insistera lui aussi sur les manquements du père de Hans, même s'il fera l'hypothèse que la présence active du père – à travers l'analyse qu'il va mener auprès de son fils – aura des effets plutôt fructueux et aidera l'enfant à construire un fantasme de résolution.

Lacan dit de la phobie : « C'est à savoir, ce qui se joue à chaque instant à la limite, sur la frontière, entre l'imaginaire et le symbolique ¹⁷. »

Pour conclure, cet exposé ne retrace qu'une partie de ce qui est abordé autour de ce cas de phobie du petit Hans par Freud et par Lacan. Il s'agit essentiellement de relever en quoi la phobie est une façon de suppléer à ce qui manque du côté du symbolique pour faire face au réel de la pulsion et au désir de l'Autre qui tombent sur le sujet sans qu'il ait les moyens de les intégrer. La parole qui est restée à l'état de menace imaginaire n'a pas trouvé toute son efficacité à la mise en place du complexe de castration et en même temps à la perte de jouissance qui s'y opère, qui, elle, se situe du côté de la perte réelle.

Mots-clés : phobie, imaginaire et symbolique, complexe de castration.

*[↑](#) Intervention à la séance « Menaces imaginaires et pertes réelles » du séminaire Champ lacanien « Ce qui nous tombe dessus », le 8 avril 2021, par visioconférence.

- 1.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 307.
- 2.[↑](#) S. Freud, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1990, p. 182.
- 3.[↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », revue *La Cause du désir*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Navarin : « C'est que les symptômes ont un sens, [...], qu'en fonction de ses premières expériences, à savoir pour autant qu'il rencontre, [...], la réalité sexuelle. »
- 4.[↑](#) S. Freud, *Cinq psychanalyses, op. cit.*, p. 105.
- 5.[↑](#) La première fois, c'est à la sortie de son bain, Hans lui demande : « Pourquoi n'y mets-tu pas le doigt ? » La deuxième fois se produit deux jours avant la survenue de la phobie. Hans rejoint sa mère dans son lit comme chaque matin et lui rappelle les paroles de sa tante alors qu'il prenait son bain : « Il a un gentil machin. » S. Freud, *Cinq psychanalyses, op. cit.*, p. 103.
- 6.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 225.
- 7.[↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », art. cit.
- 8.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*
- 9.[↑](#) J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », art. cit.
- 10.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 227.
- 11.[↑](#) *Ibid.*
- 12.[↑](#) *Ibid.*, p. 259.
- 13.[↑](#) *Ibid.*, p. 246.
- 14.[↑](#) S. Freud, *Cinq psychanalyses, op. cit.*, p. 94.
- 15.[↑](#) *Ibid.*, p. 194-195.
- 16.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet, op. cit.*, p. 209-210.
- 17.[↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Le Seuil, 2006, p. 299.